

ne sera pas, il faut l'espérer, sans influence sur quelque uns des complices de son égarement.

— Le 31 octobre, la ville de Leipsick a célébré, comme d'ordinaire, l'anniversaire de la fondation du lutheranisme, en Saxe. Tous les temples de la ville retentirent à la fois des injurieuses diatribes que, chaque année, l'on débita à la même occasion contre l'Eglise catholique, et toujours avec la même impunité. Or, on se souvient que tout récemment un prêtre catholique fut condamné à l'amende et à la prison pour avoir laissé échapper en chaire, dans la chaleur de son zèle, et sans désignation d'aucune secte, le mot d'hérétique.

Comment se fait-il, dit à ce sujet un journal catholique d'Allemagne, que tous ces novateurs irréligieux dont l'Allemagne est inondée, puissent, dans leurs frénétiques déclamations, souiller tout ce qui appartient à l'Eglise catholique, insulter son chef et ses ministres, sans qu'aucune répression de police vienne mettre un frein à leurs empêtemens? Ces hommes-là sont-ils au-dessus des lois, ou les catholiques seraient-ils au-dessus d'elles, de manièrre à n'avoir aucun droit à leur protection? Les fruits d'un pareil scandale mûriront trop tôt pour le malheur de l'Allemagne.

#### SUÈDE.

— Lorsque la princesse Joséphine de Leuchtenberg, fille d'Eugène Beauharnais, épousa le prince royal de Suède, il fut stipulé que les filles issues de ce mariage seraient élevées dans la religion de leur mère, c'est-à-dire dans la religion catholique. Les états-généraux avaient d'avance ratifié, à Stockholm, toutes les clauses de ce contrat, et pendant de longues années, la princesse royale put élire dans la foi de ses pères la seule fille que Dieu lui ait donnée. Mais les mauvaises passions luthériennes se sont alarmées de voir le catholicisme si près du trône; elles avaient commencé par faire fermer des églises que les catholiques avaient fait bâtir à leurs frais, puis étaient arrivées les persécutions de Mgr. Stoddart et de M. Nilson, et, enfin, au mépris des engagements les plus solennels, une violence fanatique vient d'être faite à la princesse Joséphine.

— « Dimanche dernier, disent les journaux de Stockholm, S. A. R. la princesse Eugénie fait sa première communion d'après le rit luthérien. Cet acte, toujours si solennel, a eu cette fois une signification toute particulière. Il est en effet la résolution complète de certaines rumeurs fort alarmantes pour la tranquillité du pays, puisqu'elles étaient de nature à faire supposer que notre jeune princesse avait été élevée dans la religion catholique. Pour peu que l'on fut présent à la mémoire tous les malheurs attirés sur la Suède par des princesses qui appartenaient à une autre confession que celle de Luther, on ne s'étonnera pas des inquiétudes éprouvées par tous les bons Suédois à la seule pensée que S. A. R. faisait peut-être partie de cette Eglise dont les soi-disant vicaires-apostoliques prétendent faire de nos princesses les instruments de leur ambition. Malheureusement, des circonstances désagréables étaient venues augmenter les craintes conques à cet égard. L'aumônier de S. M. la reine Joséphine, M. Stoddart, vicaire apostolique, se consiant dans l'appui qu'il s'imaginait obtenir, avait excité une indignation universelle dans le clergé de l'Eglise établie par l'ardeur de sa propagande. C'est lui qui, au mépris de l'esprit évident de la loi fondamentale, a provoqué l'apostasie publique du peintre Nilson. Cet acte n'était assurément pas en harmonie avec notre Chartre; car, de quelque manière qu'on interprète celle-ci, elle n'accorde aux membres des confessions non luthériennes qu'une simple tolérance. Nous espérons donc que le temps n'est pas éloigné où la détestable zizanie qui s'est répandue parmi le bon grain sera arrachée par les racines.»

Voilà comment la Suède luthérienne réalise la liberté de conscience!

#### ETATS-UNIS

**Louisville.**—Nous apprenons par plusieurs journaux que le vénérable Evêque de Louisville, Mgr. Flaget se propose de commencer la construction d'une cathédrale à Louisville, sur l'emplacement acheté à cet effet il y a déjà cinq ans. Mgr. Chabrat, coadjuteur de Mgr. Flaget, s'occupe activement de cette affaire, et déjà des Catholiques ont été nommés pour faire des collections à cet effet dans les différents quartiers de Louisville et dans le diocèse.

Une lettre particulière nous apprend aussi que le nombre des Catholiques Allemands augmentant beaucoup à Louisville, l'Eglise construite pour eux, il y a huit ans, dans la partie supérieure de la ville, quoique fort vaste, est aujourd'hui trop petite, et qu'on a dû songer à en construire une seconde; un terrain a déjà été acheté pour cela, dans le bas de la ville.

**Protestantisme et folie.**—On a souvent fait la remarque que les pays protestants offrent proportionnellement un bien plus grand nombre de fous que les pays catholiques; et dans les pays mixtes, la majorité des fous se trouve du côté des Protestants. Ces remarques sont confirmées par les statistiques les plus récentes et les plus correctes. Ainsi de tous les pays d'Europe, celui qui compte le moins de fous, est l'Espagne, qui a toujours été si profondément catholique. A Cork, en Irlande, il y a dix fous protestants contre un catholique, dans l'asile des aliénés, quoique la population catholique soit dix fois plus grande. Nous trouvons une bonne raison de ces faits dans un rapport de l'Académie française au sujet de l'influence de la civilisation sur la folie.

« En étudiant la religion catholique, dit ce rapport, on voit qu'elle contribue moins à développer la folie que la religion réformée et les sectes nombreux qui en sont sorties. Chez les Catholiques, la confession, les prières, les aumônes, les pèlerinages sont autant de sources de puissantes consolations, et les doctrines étant immuables rendent nécessairement inutile

toute discussion qui fatiguerait l'esprit. Chez les Protestants, au contraire, leurs écrits théologiques sont entre les mains de tout le monde, et deviennent une source interminable de disputes vaines et propres à épuiser l'intelligence. »

#### NOUVELLES POLITIQUES CANADA.

— Voici un passage assez remarquable tiré d'une correspondance adressée de Québec à la *Minerve* du 5 janvier:

« L'atmosphère diplomatique de la Grande-Bretagne, qui, vous le savez, n'est pas sans influence sur nos destinées, s'est si bien rembrunie depuis quelques mois, que l'on doit être plus disposé que jamais, de l'autre côté de l'océan, à accorder au Canada *tout ce qu'il peut envier aux Etats-Unis*. C'était le langage officiel d'une certaine dépêche, dans des circonstances analogues, et nul doute que les bonnes intentions à notre égard ne surgissent en suite à l'asuite du message belliqueux de votre président.

« Ce document, qui vient d'être reçu à Québec, a causé la plus vive sensation. Le Canada est, en effet, plus intéressé encore que l'Angleterre et les Etats-Unis à la solution du difficile problème de l'Orégon. C'est sur nous que tomberont les coups des deux ennemis: « ils en viennent jusqu'à nous, notre pays sera le théâtre de la guerre, et si l'Angleterre perdrait la partie, nous serions probablement le lot du vainqueur. Cela mérite certainement que l'on y pense, et des gens plus résignés à leur sort que nous ne le sommes, se préoccupent à moins. »

**Encore des naufrages.**—Une lettre du capitaine E. Pentreich, du navire *Jane Marison*, datée de Jérémie (poste de la compagnie de la Baie d'Hudson à 62 lieues en bas de Québec) le 21 décembre, annonce que ce bâtimenst s'est perdu sur les battures de Manicouagan dans la nuit du 1er décembre. Après trois jours de grandes souffrances, le capitaine et l'équipage avaient réussi à gagner terre, à minuit, sur un radeau, à travers les glaces, avec un peu de provisions et quelques couvertures de laine, les seules choses qu'ils avaient pu sauver. La terre était couverte de neige à la hauteur du genou. Après avoir marché et fait du feu pour se réchauffer, ils se mirent en route au point du jour, se dirigeant vers l'ouest, et rencontrèrent une cabane sauvage dans laquelle étaient deux hommes et leurs familles, qui leur donnèrent un peu d'eau chaude. Là ils apprirent que le navire *Sir Richard Jackson*, capitaine Campbell, s'était aussi perdu la même nuit sur l'extrémité supérieure des battures de Manicouagan. Le capitaine C. avait sauvé ses deux chaloupes, mais trépieds de provisions et de hardes. S'étant remis en marche, ils arrivèrent enfin à Jérémie, où M. Comeau, l'agent de la compagnie, les reçut et les traita avec honnêteté.

Le capitaine Campbell écrit aussi de Jérémie où il était arrivé avec une partie de son équipage. Quatre de ses hommes étaient restés à bord du navire, d'où ils pourraient bientôt venir à terre sur la glace: un autre était mort de faim à terre, et la plupart étaient plus ou moins gelés. Le capitaine Campbell dit qu'outre les deux navires dont nous venons de parler, un troisième était échoué à quelque distance au-dessous.

#### LE FRATRICIDE.

M. de Sergines, dans une agitation effrayante, se rapprocha du berceau, et voulut prendre l'enfant dans ses bras; on s'y opposa en l'entraînant dans son appartement, puis on y transporta Sophie. Enfin cette pauvre mère ouvrit les yeux, et le premier objet qui frappa ses regards, ce fut Valentin; elle poussa un cri pénitent, se cacha les yeux d'une de ses mains, et, étendant l'autre avec un geste indicateur, elle s'écria: « C'est lui! Alors d'affreuses convulsions s'emparèrent d'elle, le délire leur succéda, et lorsque le médecin fut arrivé, il la déclara en danger. Quant à M. de Sergines, il était renversé dans un fauteuil, les traits décomposés, les yeux fixes, et une insensibilité totale avait suivi son agitation. Valentin, à genoux près de lui, n'osait toucher la main de son père, et sa tête retombait sur les genoux du vieillard; et lui aussi semblait ne plus rien voir de ce qui se passait autour de lui.

Des heures s'étaient écoulées dans cet état de torpeur, lorsque le médecin demanda à parler seul à Valentin: « Monsieur, lui dit le docteur, la mort de cet enfant est bien étrange... il semblerait avoir été étouffé. — Étouffé! Qui aurait commis le crime? répondit Valentin d'une voix sépulcrale. — Je l'ignore; j'ai cru devoir vous faire part de mon soupçon.... car ce n'est qu'un soupçon.... je n'ai nulle certitude. — Alors, monsieur, ne parlez de ceci à personne, la douleur de mes parents s'augmenterait encore par une semblable révélation. — Je dois vous prévenir aussi que madame de Sergines est fort mal; je crains qu'elle n'existe plus demain. — Un sourire satanique allait effleurer les lèvres de Valentin, il le contint: « Faites tout pour la sauver. Et mon père, monsieur? — Eloignez-le de ces scènes d'horreur, et, profitant de son accablement, suivez-le porter à l'extrême du château. »

Valentin, comment d'échapper lui-même à tant de gens qui (du moins il le croyait) épiaient ses démarches, aidé à porter son père que l'on déposa dans l'appartement même de Valentin. La nuit su